

XYZ. La revue de la nouvelle

L'angoisse du guetteur au moment de la visée

Frédéric Prilleux



Number 81, Spring 2005

Nouvelliers bretons

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Prilleux, F. (2005). L'angoisse du guetteur au moment de la visée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 53–58.

L'angoisse du guetteur au moment de la visée

Frédéric Prilleux

Voilà maintenant deux heures et trente minutes qu'il se planquait. Le carillon de la basilique avait égrené ses demi-heures depuis le point du jour et, là, la demie de sept heures venait cruellement lui rappeler l'inconfort de la position du guetteur caché, si nouvelle pour lui.

Ses yeux, rougis par le froid et la fatigue, fixaient la lourde porte bleue, là-bas, de l'autre côté de la rue. Il réprima difficilement un frisson et se demanda, une fois de plus, s'il avait bien fait d'accepter ce boulot. D'accord, le côté clandestin de l'affaire n'était pas pour lui déplaire. N'empêche. Il devait se rendre à l'évidence : il avait peur. Et il savait très bien pourquoi : sa cible, sur la photo, était plutôt jolie. Une jeune femme à la silhouette élégante et au visage délicat. Et aux yeux d'une limpidité troublante...

Il remua un peu les jambes pour chasser la colonie de fourmis qui revenait à la charge, juste au moment où, pour la sixième fois de la matinée à peine entamée, le métal rouillé de la porte grinça.

Cette fois, c'était elle. Et elle avait la boîte. La bonne. Impossible de se tromper.

Son cœur s'accéléra et, un instant, il crut perdre ses moyens. Mais il se ressaisit vite. En trois secondes, la femme se retrouva en plein centre de son viseur...

□

— Tu peux me garder ça un jour ou deux ? Je dois m'absenter. Quoi qu'il puisse arriver, n'essaie pas de l'ouvrir, pour rien au monde. J'ai confiance en toi. Je reviens bientôt.

Ce jour-là, comme tous les autres jours semblables à celui-là, il était l'homme-cent-visages. Effarouché, pressé, stressé,

vindictif, mystérieux, autoritaire, plaintif... Il était tout cela à la fois. Au début, cela l'avait amusée et elle avait pu rendre un peu jalouse ses copines : avoir un amant espion, ça avait une autre gueule que musicien, prof de philo ou écrivain du dimanche, comme ses trois grands amours précédents.

Espion. Rien de moins. C'était ainsi qu'il s'était présenté à elle lors de leur première rencontre, dans un magasin coopératif de produits biologiques. Drôle d'endroit pour une rencontre. La Gambille, c'était le nom de la supérette pour citoyens consommateurs concernés, organisait de temps à autre des expos photos, et ce jour-là ils s'étaient trouvés tous les deux au vernissage de *Choux, fleurs et artichauts : la résistance bretonne face aux OGM*. Ni l'un ni l'autre n'avait reculé devant le ridicule de l'intitulé de la manifestation, et elle eut vite fait de remarquer ce grand type à l'air un peu perdu qui commentait pour lui-même, un sourire narquois aux lèvres, les reproductions géantes de la fine flore de Bretagne. Comme elle n'avait pas non plus tardé à l'approcher, car elle abordait toujours les gens en qui elle décelait un potentiel d'étrangeté. De son côté, il n'avait du reste pas hésité à lui proposer de tester les véritables jus de tomate proposés au bar dressé pour l'occasion. Il alla même jusqu'à la défier de deviner quel nectar, entre la Rouge Douceur de Barcelone et le Concentré Plouhatin, était vraiment bio. Elle avait alors rétorqué que le seul jus qu'elle ingurgiterait ce soir-là ne pourrait être autre que du jus de raisin transformé par fermentation sous l'action de levures et, si possible, vieilli en fûts de chêne. La conversation, établie sur des bases aussi solides, put alors se poursuivre sur le même ton.

— À vos hochements de tête entendus devant les photos, et à votre aplomb face à ces jus de tomate, j'ai l'impression que le monde des organismes génétiquement modifiés n'a aucun secret pour vous. Vous faites quoi dans la vie ?

— Allez, devant d'aussi beaux yeux, je peux bien vous faire cette confidence : je suis espion, branche agroalimentaire. Et cette science des solanacées qui semble tant vous impressionner, je la dois à ma couverture officielle : je suis chercheur dans un

laboratoire qui expérimente tous ces trucs depuis leur apparition... Et vous-même ?

— Secrétaire médicale intérimaire. Mais pour revenir à vous, monsieur, vous n'êtes en fait qu'un vulgaire laborantin à la solde du capitalisme le plus vil, doublé d'un dragueur éhonté. Je me trompe ?

— Je préférerais séducteur, mais puisque je suis aussi transparent... oui. Mais vous pouvez m'appeler Rémi.

— Tiens, c'est amusant, moi c'est Romy.

Elle avait annoncé presque spontanément ce prénom qu'elle avait détesté si longtemps. Cet héritage d'une passion parentale pour la série des *Sissi*, elle l'avait traîné comme un boulet tout au long de ses années de collège et de lycée. Puis, avec le temps, elle s'était mise à l'aimer, constatant sa rareté ; ce prénom faisait d'elle une fille assez unique en son genre, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Comme ce Rémi, agent secret de l'artichaut.

Mais elle avait eu tort de prendre cette histoire à la légère car, avec le temps, Rémi s'était révélé un garçon *vraiment* étrange. Elle s'en était rendu compte quand il avait commencé à lui ramener ces boîtes de toutes les tailles et de toutes les formes. Toujours en inox, cerclées d'une lanière de métal aux entrelacs compliqués. Avec, à chaque fois, les mêmes phrases quasi rituelles, le même cérémonial.

— Tu peux me garder ça un jour ou deux ? Je dois m'absenter. Quoi qu'il puisse arriver, n'essaie pas d'ouvrir cette boîte, pour rien au monde. J'ai confiance en toi. Je reviens bientôt.

Au fil des mois, elle aurait presque fini par croire qu'il était vraiment espion, tant il entourait son travail au laboratoire de mystère et de silence. Mais elle s'en était accommodée, ne cherchant pas à savoir, gardant ses supputations pour elle, chassant de son esprit ses échafaudages mentaux les plus fous. Qui était-il ? Un scientifique au service de l'ex-URSS ? Un autonomiste breton ? Une taupe des services secrets français infiltrant la toute puissante industrie pharmaceutique ? En réalité, elle trouvait la situation excitante, tant elle avait l'impression de vivre quelque chose de réellement hors du commun. Sa vie changeait,

imperceptiblement. Il avait même réussi à lui faire oublier ses descentes en piqué dans le frigo les soirs de grande déprime. Ils étaient si lointains, justement, les soirs de grande déprime, qu'elle avait fini par croire que cette fois c'était la bonne. Et jour après jour, sans qu'ils ne se soient rien promis, elle sentait que c'était lui, l'homme de sa vie, celui qui n'existe pas, qu'on attend sans l'attendre. Que c'en était fini de ses doutes récurrents, de ses angoisses existentielles, de ses éternelles questions sans réponse... et elle l'avait accepté, lui, tel qu'il était. Lui et ses boîtes. Pour lui, elle aurait été prête à tout. Elle aurait gardé toutes les boîtes du monde...

Il revenait toujours, ne laissant jamais passer plus d'une semaine. Il la prévenait de son retour par un texto, car il savait qu'elle adorait ça, qui se terminait invariablement par « Mes mains sont orphelines de ton corps. J'arrive. »

Et puis un jour, il n'est pas revenu.

Une semaine a passé. Quinze jours. Trois semaines. Un mois. La dernière boîte qu'il lui avait confiée était de loin la plus grande de toutes celles qu'il avait entreposées jusqu'alors dans son petit appartement. Un long étui ultra-plat, qui aurait pu sans problème contenir tout un attirail de mesure scientifique. Ou même un clavier, voire une guitare électrique. Ou encore, une arme. Cette hypothèse se muait en certitude au gré du silence prolongé de Rémi. Sans que rien de tangible ou de sensé ne vienne la conforter dans cette voie. Et elle ne s'était pas décidée à ouvrir la boîte.

Et puis un jour elle sut. Le texto qu'elle reçut n'avait rien d'équivoque. « Ses mains sont orphelines de son corps. Il n'arrivera pas. Appelez-nous si vous ne voulez pas subir son sort. » Elle ne paniqua même pas. Et elle obéit. Elle appela. Une voix chaude et douce lui donna des instructions à suivre à la lettre. Au sujet de la boîte. À remettre impérativement tel jour, à tel endroit. Si elle ne voulait pas qu'il lui arrive malheur. Elle écouta attentivement. Et elle n'obéit pas. Elle laissa passer largement le délai imparti par l'homme à la voix chaude. Et elle sortit, tôt le matin, la grande boîte devant elle. Ils l'attendaient

certainement dehors et, ainsi, ils ne manqueraient pas de la reconnaître. Elle voulait qu'ils sachent une chose : c'était elle, et elle seule, qui décidait que, oui, elle voulait bien qu'il lui arrive quelque chose.



Évidemment, il s'était fait prendre. Comment avait-il pu croire que ses allées et venues n'avaient pas attiré l'attention ? Bien sûr, ils avaient attendu le moment propice pour venir l'arrêter, le jour même où il devait récupérer la boîte. Bien entendu, il nia tout en bloc lors de son interrogatoire : la nature illicite de ce qu'il transportait, ses liens avec les indépendantistes bretons, sa couverture comme vétérinaire au zoopôle de Ploufragan.

Il ne voulait pas les croire ? Ils lui montrèrent les preuves. Des photos. Sur lesquelles il apparaissait bien nettement. Il avait voulu jouer au plus fin avec plus fort que lui, et il avait perdu.

Mais ils lui laissaient une chance. Ils manquaient de main-d'œuvre ces derniers temps. La faute à un certain ministre qui avait déclaré la guerre aux délinquants de la France entière et érigé la tolérance zéro en ligne de conduite inflexible. Zéro mort sur les routes, zéro explosion en Corse, zéro feu dans le sud et zéro petit vieux desséché pendant l'été. C'était l'idée. Évidemment, ça demandait des bras et des jambes, des objectifs pareils. Par conséquent, leur service avait été mis à contribution, comme les autres.

Alors, voilà, si Rémi T., agitateur breton épinglé, voulait avoir une petite chance d'échapper à son sort, on lui demandait de bien vouloir intégrer l'unité spéciale 24/36.

L'unité spéciale quoi ? avait stupidement répété l'agitateur. Il y avait eu comme un soupir autour de lui. Unité spéciale vingt-quatre-trente-six : vingt-quatre heures debout, trente-six heures allongé. Les spécialistes de l'immobilité. Les rois du cliché com-promettant. Au service de l'intérêt général, bien sûr. Paparazzi d'État. Un métier méconnu. Et tiens, ironie du sort, s'il

acceptait, il remplacerait celui qui l'avait si bien pris sous toutes les coutures ces derniers jours. Muté à Saint-Malo, à la Brigade de Surveillance des Raves.

Rémi n'était pas trop sûr d'être vraiment fait pour ce boulot, mais il n'hésita pas longtemps, car qui a envie de se retrouver entre quatre murs ? Et puis, confusément, il se sentait séduit par le côté clandestin de l'affaire. Il leur avait dit oui. Bien sûr, il allait devoir leur prouver sa loyauté et la sincérité de son engagement. Rien de bien compliqué : il s'agissait juste d'accumuler des preuves contre ses anciens amis. Et on lui donna la photo, un peu floue, de sa première « victime » : une jeune femme à la silhouette élégante et au visage délicat. Et aux yeux d'une limpidité troublante... Elle n'était pas venue au rendez-vous, n'était pas tombée dans leur piège grossier. Mais lui saurait bien la localiser, n'est-ce pas ? Et puis après, ce ne serait pas bien difficile, il n'aurait qu'à appuyer sur le déclencheur.

Ils ne doutaient pas qu'il passerait ce test avec succès.

Saint-Brieuc, 9-11 décembre 2003